

TRAVERSEZ LA RUE ...

... et rendez les 600 millions pour l'enseignement supérieur !

JOURNAL DU 16^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 3 / MERCREDI 19 FÉVRIER 2025

UN BONHEUR HYDROÉLECTRIQUE DE ALEXANDER MARKOV - DOCUMENTAIRE - COMPÉTITION INTERNATIONALE - JEUDI 20 FÉVRIER À 14H AU TAP CINÉMA

DANS L'OMBRE DU BARRAGE D'ASSOUAN



Après la Seconde Guerre Mondiale, l'histoire de l'environnement et celle des sociétés humaines font face à un nouveau paradigme technique. La mondialisation s'accélère et un marathon scientifique débute avec froideur entre les deux puissances hégémoniques de l'époque. Ainsi, L'URSS est en quête de son "bonheur hydroélectrique". Les russes s'attaquent alors à la construction du barrage d'Assouan chez leurs amis égyptiens que le réalisateur Alexander Markov raconte à travers l'histoire de Vadim Rudenko. Cet ingénieur soviétique est affecté au bord du Nil perturbant alors la romance qu'il entretient avec Véra, sa petite chérie, "sa petite extraterrestre" qu'il affectionne tant. Submergé dans une tristesse, il s'attache pourtant à immortaliser sa mission avec sa caméra super-8 qu'il garde toujours avec lui.

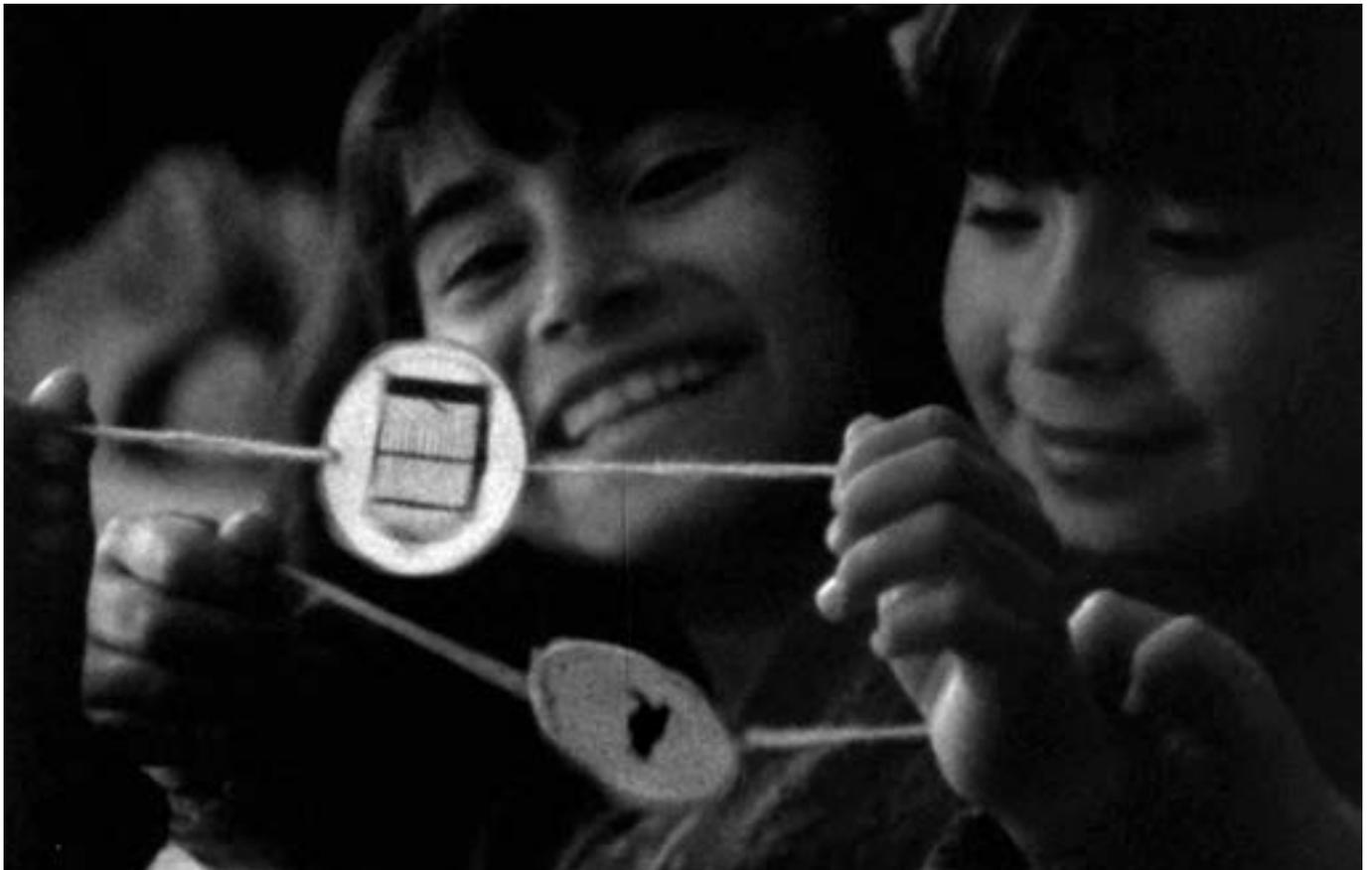
De ce fait, Alexander Markov retrouve ces fragments de vie et ses correspondances romantiques pour en faire une critique d'un chantier aux conditions atroces. Il procède à un exercice d'équilibre entre les extraits de Vadim et des archives officielles d'époques. L'écriture par le montage est soignée, et met en évidence des conditions humaines, environnementales et culturelles inacceptables que le projet implique : décès, effondrement des écosystèmes, démolition des milliers de villages nubiens et destruction des vestiges de l'ancienne civilisation égyptienne.

L'enchaînement entre les archives étatiques et les petits films de Vadim révèlent le mensonge d'état de cette "construction héroïque". En effet, le décès de Moustapha, l'ami et collègue de Vadim, est un des indicateurs d'un chantier inhumain que le réalisateur

met en exergue pour discréditer la propagande soviétique. Ce discours est poussé à son paroxysme lors de la mise en service du barrage par le bouton symbolique pressé par les chefs d'états. Dans cette scène, Alexander Markov joue sur la juxtaposition entre des séquences de cette éclosion hydroélectrique ponctuée par des plans fixes sur des vestiges égyptiens qui font face à leur destin tragique.

Finalement, Alexander Markov nous livre une synthèse maîtrisée de la construction du barrage d'Assouan à partir de l'intérieur, en prônant un discours qui, en fin de compte, est le fruit de l'absurdité que ressent Vadim à travers sa caméra pour ce chantier inhumain.

Florent



CENT ENFANTS QUI ATTENDENT UN TRAIN DE IGNACIO AGÜERO – DOCUMENTAIRE – PROGRAMMATION JEUNE PUBLIC – LUNDI 17/02 À 9H30 AU DIETRICH

DÉCOUVERTE DU CINÉMA

Le documentaire *Cent enfants qui attendent un train* sorti en 1987 durant la terrible dictature de Pinochet au Chili est un acte de résistance implicite contre les répressions, la censure et la police secrète. Le réalisateur Ignacio Agüero filme Alicia Vega qui, initialement organisatrice d'ateliers audiovisuels dans le privé, se tourne vers les enfants oubliés des quartiers populaires, leur donnant ainsi le moyen de découvrir le septième art. La plupart n'avaient auparavant pas accès à la culture, à la connaissance et à la beauté du monde cinématographique.

Vous vous demandez certainement comment s'organisent ces classes populaires qui ont inspirées plus d'un professeur ? C'est simple, Alicia Vega donne les consignes, le matériel et les mêmes bidouillent, observent, rient et s'émerveillent. Elle ne fait pas de différence entre les petits et les grands. Leurs jouets optiques, thaumatropes et zootropes, deviennent objet de fascination. À travers les classiques : Charlie Chaplin ou encore Mickey, les enfants comprennent que la fiction peut véhiculer des messages. À leur échelle, ils réalisent que le cinéma est un instrument politique. Le réalisateur interroge les enfants sur leur quoti-

dien et leur ressenti. Ces portraits mettent en avant la joie que leur procurent ces ateliers cinéma, véritable échappatoire à leur routine. Oscar nous raconte qu'il aide sa maman pour se faire un peu d'argent tandis que Margot nous livre qu'elle fait de la "récup" près des poubelles.

L'exemple d'Alicia Vega est une véritable inspiration pour celles et ceux qui travaillent dans la médiation artistique, et croient encore que le cinéma a un rôle à jouer dans l'émancipation des classes populaires.

Lucie

ET DEMAIN ? AGENDA DU JEUDI 20 FÉVRIER

10h COMPÉTITION INTERNATIONALE
"Du Monde aux portes"
de Pilar Arcila et Jean-Marc Lamoure Tap Cinéma

14h ÉVÉNEMENTS ET RENCONTRES

Décoloniser les musées

projection du film "Restituer ? L'Afrique en quête de ses chef-d'œuvres" de Nora Philippe suivie d'un échange avec Françoise Vergès
Médiathèque François Mitterrand

18h ÉVÉNEMENTS ET RENCONTRES

"Les Amis du Monde diplo : au boulot..."
en présence de Danièle Linhart, Alexia Eychenne, Hélène Stevens et Sébastien Coutant
Médiathèque François Mitterrand



Arrête de boire chaton !

Sur *Close up*

Quelques critiques pourraient argumenter que le film **peut lent** ou contemplatif **pour qui préfèrent ceux une narration plus conventionnels**. Partenaires, cette approche contemplative est précisément ce permis au spectateur de réfléchir sur les thèmes profonds du film.

* du verbe vestiger ?

** j'aime assez " des mai et des bas de la vie ", hommage au *Joli mai* de Chris Marker ?

Sur *Tableau avec chutes*

L'utilisation de la couleur est **égétière**. Les teintes chaudes contrastent avec des nuances plus froids, une situation de tension visuelle **qui vestige l'œil***. Cette **du maille féminine de l'organisation des statuts des mai** et des bas de la vie**, l'idée que **la chute est/214**, mais **qu'elle aussi** bien belle et pleine de vie.

(source : ChatGPT)

CARNET DE NOTES POUR UNE ORESTIE AFRICAINE DE PIER PAOLO PASOLINI - RÉTROSPECTIVE THÉMATIQUE - LUNDI 17 FÉVRIER À 14H AU TAP CINÉMA

RÉÉCRIRE LE MYTHE D'ESCHYLE À L'ÈRE DE LA DÉCOLONISATION

Carnet de note pour une Orestie Africaine défend l'hypothèse selon laquelle le destin du continent africain, dans le contexte post-colonial des années 1960, pourrait se voir illustré par le mythe de la naissance de la démocratie athénienne. L'œuvre de Pier Paolo Pasolini a pour ambition d'adapter *l'Orestie* d'Eschyle, à l'échelle du continent. Sur les sentiers du Kenya, de l'Ouganda et de la Tanzanie, le réalisateur est à la recherche des incarnations de figures mythologiques qui deviennent le miroir des défis contemporains africains.

L'Orestie, récit de l'instauration de la démocratie athénienne après le cycle de violence et de vengeance, devient un cadre de comparaison avec la naissance de la démocratie africaine. Après des siècles de colonisation, ce continent se relève lentement et douloureusement vers son indépendance.

Pasolini pose alors une question essentielle : ce basculement entre l'Afrique archaïque et l'Afrique modernisée peut-il être comparé à l'ascension de la démocratie athénienne ? L'image des luttes pour la liberté et la justice, qui traverse le mythe grec, semble trouver une résonance frappante dans les mouvements de décolonisation et dans les luttes pour l'indépendance nationale.

Tel homme rencontré ne pourrait-il pas incarner Oreste ? Ces femmes chantant et dansant traditionnellement ne pourraient-elles pas représenter les Érinyes ? L'Université de Dar Es Salam ne pourrait-elle pas représenter le temple d'Apollon ? Quel est le rapport entre la guerre du Biafra et celle de Troie menée par Agamemnon ?

Pasolini confronte les étudiants africains de l'Université de Rome à un ensemble d'images et d'archives, faisant le lien entre l'histoire antique et la réalité du continent dans les années 1960. Mais ce n'est pas sans résistance ! Le rejet de l'idée d'une Afrique comme entité homogène par les étudiants africains, qui se définissent d'abord par leur nation et non par leur appartenance à un continent, révèle un premier clivage profond : celui de l'ethnicité. Un

autre clivage, tout aussi prégnant, est celui des divisions sociales et économiques.

Le spectateur ressent une tension qui se dégage du montage. D'un côté, un panneau au-dessus d'une librairie universitaire annonce un financement par la République populaire de Chine. De l'autre, une vitrine propose des ouvrages occidentaux, en grande majorité américains. Ce contraste met en lumière les influences extérieures qui façonnent les jeunes esprits africains : un soft power idéologique qui vient concurrencer, voire supplanter, les traditions locales. Pasolini, à travers cette scène subtile, suggère que l'aspiration à la modernité et à la démocratie peut se transformer en un champ de bataille idéologique où la question de la souveraineté culturelle reste plus que jamais d'actualité.

L'un des moments les plus frappants du film est l'entracte où Pasolini filme une session de free jazz au Folkstudio en Italie. Cette scène, où l'on retrouve le saxophoniste argentin Gato Barbieri et le chanteur Archie Savage, se veut une respiration pour le spectateur, un espace de liberté où l'improvisation musicale devient une métaphore de la lutte de l'Afrique pour son indépendance encore en gestation et incertaine. Le jazz, avec sa spontanéité et son énergie brute, se transforme en un cri de rébellion et d'affirmation de soi dans un monde régi par des normes occidentales figées.

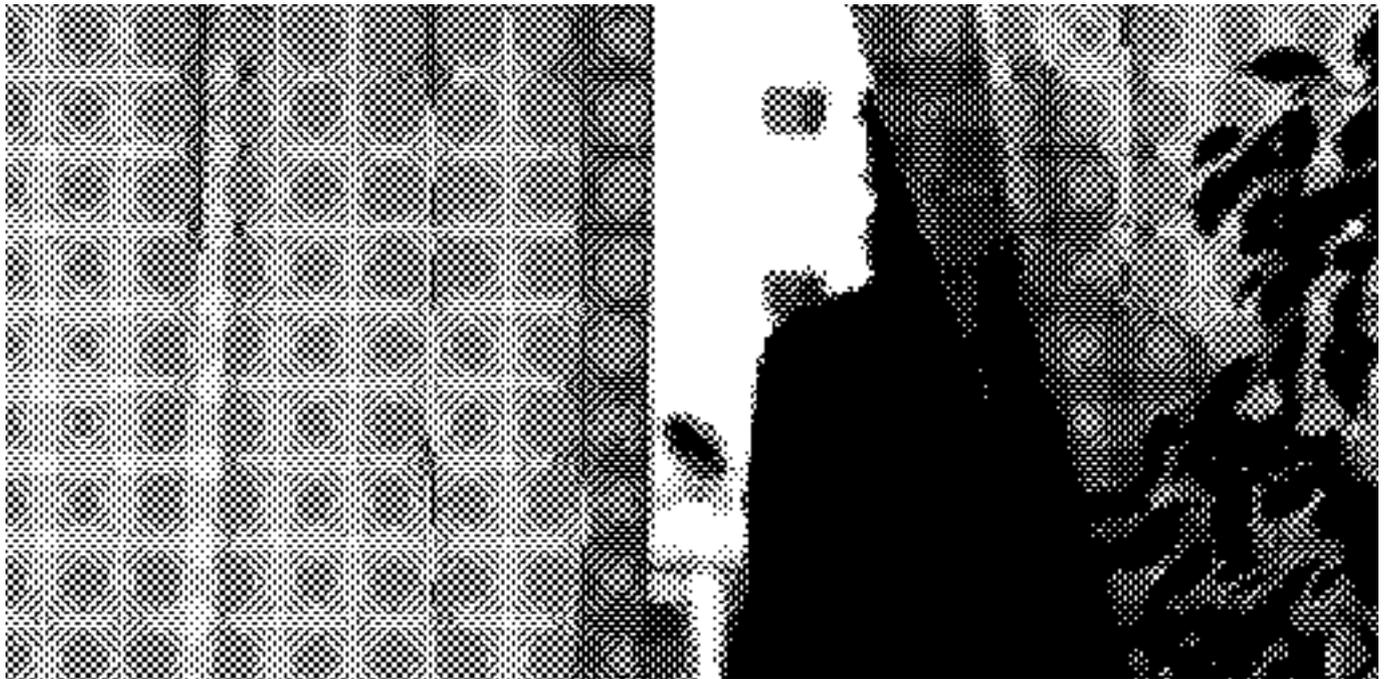
Malgré tous les espoirs projetés dans ce carnet cinématographique ambitieux, Pasolini se résout à une conclusion sans appel : l'Orestie en Afrique ne se fera pas. Ce constat, loin d'être une simple déception, porte un message plus large sur les difficultés intrinsèques au processus de décolonisation. L'Afrique, malgré ses luttes et ses aspirations, semble encore loin d'une sortie de cycle de violence, de vengeance et de chaos. Le mythe d'Oreste et Clytemnestre, dans le cadre de l'Afrique des années 1960, devient ainsi un reflet de la complexité des transitions politiques et sociales qui traversent le continent.

Marie-Ange



Eschyle.

LES FRAGMENTS D'UNE LUTTE



On reste ou on fuit, mais on résiste.
On lutte, on dénonce et on existe.
Parce qu'on veut vivre en tant qu'artiste.

Comment peut-on être une artiste dans un pays où l'art est perçu comme une pratique déviante par le pouvoir ? Choisir de rester ou bien de s'exiler ? La projection de *Profession : documentariste* (2014) et la table ronde qui a suivi mettent en exergue résistance et résilience, crédos du choix de vie de ces femmes artistes.

Le documentaire nous plonge dans le quotidien de femmes artistes d'Iran. En passant d'une réalité à une autre, nous ne nous morfondons pas en se focalisant sur un biopic déchirant d'une seule femme aux aspirations bridées. Plutôt, nous construisons progressivement le puzzle d'un effort à l'émancipation, à partir de sept portraits fragmentés qui s'inscrivent tous dans la réalité sociale iranienne, bousculée par des politiques

en changement. Ces pellicules disparates captivent car elles reflètent la confusion et le désordre qui règnent dans la vie de ces femmes pour lesquelles le quotidien s'accélère, en proie à l'asphyxie sociale. Cette œuvre collective nous donne envie de nous emparer de notre propre combat, et de nos propres rêves. À la fin de la projection, la salle tombera dans un silence de respect, dans un silence qui témoigne d'une prise de conscience de ces réalités.

La table ronde qui a suivi nous a permis de comprendre les stratégies de créations et d'adaptation, dans le contexte politique iranien et a permis d'ouvrir le débat à un contexte plus large. Sahar Salahshoor, une des co-réalisatrices du documentaire, nous explique la conception collective de cette œuvre autour d'un fil conducteur : l'émancipation. Chacune dans leur style, et avec leur approche, elles nous font ressentir la rudesse de leur quotidien, en jouant sur diffé-

rentes temporalités intersubjectives où l'intimité et les relations sociales s'articulent. Judith Depaule, à travers son association, a permis d'ouvrir une fenêtre sur les possibilités pour des artistes en exils de trouver une continuité à leur travail, avec la mise en place de dispositifs qui nous donnent de l'espoir.

Ces regards croisés arborent un message de résistance, un appel à la lutte pour les artistes qui veulent conserver leurs identités artistiques dans des pays où l'art est considéré comme embarrassant. Comme le rappelle justement Daniela Ristica, post-doctorante à l'UMR Migrinter, l'importance reste bel et bien de "visibiliser des trajectoires, sans passer par la victimisation". La réalisation et le film documentaire deviennent alors des outils d'expression et de recomposition du Soi.

Arthur et Florent

Traversez la rue...

Journal du 16^e festival Filmer le Travail / n°3 / Mercredi 19 février 2025

Rédaction : Romain Lapeyronie, Arthur Brossard, Florent Loiseau, Esther Boime Auburtin, Eve Heitzmann, Lucie Bouzon, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis, Sandra Holin, Sarah Graindorge, Romane Metayer, Morgane Noël et Hugo Aligon.

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2024 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.



Elles en font tout un art

RACONTER LA MER, UN ART ENGAGÉ

L'océan est un monde à part, régi par ses propres lois. Ceux qui y travaillent, marins et pêcheurs, affrontent chaque jour un univers à la fois fascinant et impitoyable. La mer ne fait pas de concessions : elle exige de l'endurance, du courage, et parfois du renoncement. Observer ce monde, le comprendre et le raconter est un défi en soi. Peu de voix s'y sont aventurées avec autant de justesse que Anita Conti, une des premières femmes océanographes françaises. Son livre *Racleurs d'océan* (1953), né d'un voyage de six mois à bord d'un chalutier, témoigne avec force du quotidien des marins et des bouleversements déjà à l'œuvre dans les mers du globe.

À une période où la mer est un territoire presque exclusivement masculin, elle s'embarque sur de nombreux navires pour documenter les pratiques de pêche et l'évolution des écosystèmes marins. En 1952, elle passe une moitié d'année en mer, partageant le quotidien des marins-pêcheurs et observant l'impact de leur travail sur l'environnement océanique.

De cette expérience naît *Racleurs d'océan*, un livre à mi-chemin entre récit documentaire et poésie, où elle retranscrit avec force et précision la vie des marins. Elle met en lumière la dureté de leur métier, la rigueur qu'il impose : "En prenant son poste chaque homme sent la nécessité d'un minimum de droiture, et progressivement il s'initie à l'orgueil d'une servitude qui est une obligation vitale : ne faire que du bon travail, ou alors accepter le risque de crever comme un animal incapable jeté à l'eau."

Mais au-delà de la description du travail des pêcheurs, Anita Conti questionne aussi sa propre place, son regard sur le monde : "La vie aime les masques, l'entêtement aveugle, les conventions, la tenue. Et moi aussi : je suis une brute correcte, savonnée, briquée, peignée ! C'est un masque ; sous le masque mon esprit est noyé d'incertitudes ; il s'élançait, se reprend, essaie de comprendre, s'avoue incapable. Dessus, le masque tient bon."

À une époque où les questions écologiques sont plus urgentes que jamais, son travail résonne avec une acuité particulière. Son regard visionnaire, à la croisée de l'art et de la science, rappelle l'importance de repenser notre rapport à l'océan. "Sur le sol terrestre, aujourd'hui, on produit, méthodiquement. Dans le milieu océanique, on exploite aveuglément", écrit-elle, dénonçant déjà, avec lucidité, les ravages d'une pêche industrielle sans limites. Par son écriture et ses photographies, elle continue de faire entendre sa voix, prouvant que le travail artistique peut être un puissant levier de réflexion et de changement.

L'impact du travail d'Anita Conti ne se limite pas à ses écrits. Le documentaire *Voyage de documentation de Madame Anita Conti*, réalisé par Louise Hémon, sera projeté le jeudi 20 février 2025 dans le cadre du festival. Ce film revisite son voyage à travers des images d'archives et ses propres récits, offrant une plongée immersive dans son univers et son engagement.

Sarah, Romane, Morgane et Hugo

QUEENDOM DE AGNIAA GALDANOVA - DOCUMENTAIRE - RÉTROSPECTIVE THÉMATIQUE

DIEU MERCI TU ES DIFFÉRENTE

La performeuse, Gena Marvin, a dû fuir son pays, la Russie. Ses mises en scène et performances publiques sont qualifiées de troubles à l'ordre par les autorités. La production suit Gena, grande tâche qui se démarque de fond monochrome d'horizons enneigés. Reine immaculée sur ses talons perchés, elle pose ses codes et en dispose dans son art comme au quotidien. Elle fait de son corps et de son environnement un spectacle vivant, politique et coloré.

"Qui t'embauchera Gena ?"

Oui, grand-père. Qui ? Qui dans ce pays pour embaucher une performeuse, militante et queer ? Qui pour la protéger de ses femmes qui hurlent à leurs fenêtres que la différence est une honte ? Qui pour la préserver des coups d'hommes qui pleuvent sur elle et tant d'autres portant des costumes en public, leur coupant lèvres et brisant côtes ?

Ce film n'est pas qu'une exposition de la vie d'une artiste russe. Il s'agit de bien plus : la répression russe toujours plus forte sur les minorités LGBTQIA+, son conflit avec l'Ukraine, la difficulté économique des artistes, et les tensions politiques qui traversent le pays.

Elle devient une voix suite à son exclusion illégale de son école esthétique, conséquence d'une prise de position dans une manifestation. Elle est une figure de résilience, une lame de fond qui n'en finit pas. Son retour au travail du poisson ne signe pas un arrêt, elle se produira sur scène encore une fois. Son art devient sa force, posant pour Vogue, demandée dans des défilés en Italie. Elle devient icône.

Elle est une force pour la paix. Refusant l'engagement militaire qui l'attend et défilant dans une tenue drag aux couleurs du drapeau russe, elle participe la peur au ventre à des manifestations contre l'invasion de l'Ukraine. L'escalade de la violence n'en finit pas.

Gena garde la tête haute et le regard droit : ne pouvant continuer en Russie, elle met les voiles direction Paris.

La situation russe dépeinte n'est pas sans rappeler les conséquences récentes des politiques de Trump sur les queers, les femmes, les personnes immigrées, et ses concitoyens. Qu'en est-il de la situation en Europe ? Peu à peu rongés par la même vague, nous, membres de ses groupes, pouvons sortir de la tête de l'eau, mais pour combien de temps ? Voici en ce documentaire une invitation au mouvement, à la manifestation, à la prise de parole, et à l'action.

Le film sera projeté à nouveau ce soir, mercredi 19 février à 18h mais aussi samedi 22 février à 19h.

Romain.



NOUS NE VIVONS JAMAIS DANS L'ENDROIT OÙ NOUS SOMMES



Téhéran, Iran.

Mina a grandi dans l'effervescence d'une famille d'artistes et dans le paradoxe permanent d'une double réalité : prisonnière le jour de l'uniforme et du voile réglementaire à l'école, et exaltée le soir par les fêtes clandestines organisées chez elle. Jeune fille curieuse et avide de liberté, elle rêve d'être comédienne, une passion transmise par son oncle, qui lui a soufflé dès son plus jeune âge les vers de Shakespeare et cet engouement de la scène.

Mais en Iran, être artiste, c'est comme marcher sur un fil tendu

au-dessus du vide. Elle fait partie de ces créatrices bâillonnées par la censure de la République islamique, où chaque mot est synonyme de rébellion, au risque de la répression.

Forcée à l'exil après être apparue dénudée dans un film en 2015, Mina s'installe définitivement à Paris. Elle peut enfin vivre pleinement, s'exprimer en tant que femme et artiste. Mais cette nouvelle vie tant rêvée se teinte rapidement de désillusion, et derrière cette liberté retrouvée, elle ne trouve que froideur et solitude. Où sont passées les odeurs de son pays ?

Les rires de sa famille ? Comment combler le vide laissé par sa ville, qui lui manque terriblement maintenant qu'elle l'a quitté ? Déracinement et déceptions, doutes et certitudes, nostalgie et espoir : autant de sentiments qui traversent son cœur et son esprit, et qu'elle nous partage sur la scène.

Mina Kavani nous tient ainsi par la main, et nous emmène dans un seul-en-scène vibrant, véritable hymne à la liberté et à la puissance de l'art dans et face à la société.

Thalia

Et après une bonne journée de cinéma...

